

LES GRANDS DE CHEZ NOUS

Jean Nicollet

*Par Claude Bernier
pour le Comité éducatif de la SSJB de la Mauricie*

Dans la grande maison seigneuriale des Le Gardeur, à Repentigny, une flamme intense crépite dans le foyer. Les chandeliers projettent une lumière vacillante, créant des jeux d'ombre et de lumière. Malgré la chaleur de la maison, grand-maman Marguerite semble un peu triste. Ces longues soirées d'hiver invitent à la réflexion. Les souvenirs comme des êtres endormis que l'on avait oubliés s'étirent et se lèvent. Les disparus que l'on croyait enterrés à tout jamais reviennent hanter le monde des vivants. Grand-père Jean-Baptiste est mort l'an dernier. La maison laisse encore deviner sa présence. Ces cinquante-trois ans de vie commune ont laissé bien des traces... Peut-on vraiment oublier... ?

Comme le temps passe vite ! Elle avait à peine 16 ans ! Elle revoit encore la scène... Toute pimpante dans sa robe de mariée, débordante d'enthousiasme, elle entrait dans la petite église de Notre-Dame-des-Victoires, au bras de Jean-Baptiste Le Gardeur. Tous les soldats de son régiment, dans leur bel uniforme blanc et bleu, formaient une haie d'honneur devant la porte de l'église. Une si belle cérémonie ! Puis, les premiers baisers..., les premiers gestes tendres..., bientôt, les premières larmes. Les enfants étaient arrivés si vite !

Puis, après quelques années, ils étaient venus s'établir ici et fonder la seigneurie de Repentigny. La plupart des enfants, 21 en tout, et en bonne santé, étaient nés au domaine en face de la seigneurie de Pierre Boucher. Que de souvenirs...

L'heure du coucher approche, les petits-enfants sont venus rejoindre grand-mère.

« Grand-maman, quelle histoire vas-tu nous raconter ce soir ? », clame un petit garçon tout frisé. C'est devenu une ritournelle quotidienne. Avant d'aller au lit, les enfants se rassemblent autour de grand-mère. Elle connaît tellement d'histoires de l'ancien temps.

- Ce soir, les enfants, j'aurais le goût de vous parler de mon père.

- Oui !, crient ensemble les enfants. Ils sont presque toujours d'accord avec les choix de grand-maman.

Cette heure est privilégiée, personne ne voudrait la manquer pour rien au monde. « Les enfants, vous n'avez jamais vu de portrait de mon père. Moi, non plus. Vous savez que mon père s'appelait Jean Nicollet. C'est pourquoi, mon vrai nom de jeune fille, c'est Marguerite Nicollet. Si un jour, vous allez dans la région de Trois-Rivières, les gens de là-bas vous parleront sûrement de mon père. Une rivière et un village portent son nom.

Quand mon père est mort, je n'avais pas encore deux ans. Vous autres, vous êtes chanceux, vous avez encore vos deux parents. Mais moi, je n'ai pas eu cette chance. Ma mère m'en a souvent parlé. La mort de mon père l'avait beaucoup affectée. Ma mère n'avait alors que 17 ans et elle était enceinte pour une deuxième fois. De plus, avec moi qui n'avais pas encore deux ans, elle devait s'occuper de la petite ferme de Belleborne, près du fort de Québec. En fait, elle n'était pas tout à fait seule. Elle gardait aussi ma demi-sœur Henriette, alors âgée de 10 ans, qui vivait avec nous. Voyez-vous cela, deux filles pour s'occuper d'une ferme !

Heureusement, les mariages se concluaient rapidement en ce temps-là. Les nouveaux colons qui arrivaient de France ne demandaient pas mieux que de prendre une belle terre toute défrichée et la veuve aussi, surtout si elle était jeune et belle. Les événements se sont enchaînés si rapidement ! Ma mère s'est remariée dès l'automne suivant.

Savez-vous pourquoi j'appelle Henriette, ma demi-sœur ? C'est parce qu'elle n'était pas la fille de ma mère. En effet, elle était née d'une Indienne. Dans notre village, près de Québec, les gens l'ont toujours considérée comme une petite Nicollet. Tout le monde l'aimait bien. Elle a beaucoup aidé ma mère, surtout en ce premier hiver après la mort de mon père. Moi, je l'ai toujours considérée comme ma grande sœur. Malheureusement, elle est morte à 18 ans, lors de son premier accouchement.

Vous êtes d'une patience d'ange ! Je ne vous ai pas encore parlé de mon père.

Jean Nicollet est né en France en 1598. À ce moment, la Compagnie des Cent-Associés recrutait des hommes pour la traite des fourrures en Nouvelle-France. Elle recherchait un homme qui accepterait de vivre parmi les Indiens pour mieux les connaître, pour aider les Français dans leurs projets. Il fallait beaucoup de courage pour accepter une telle mission. Mon père qui avait entendu parler des Indiens par les matelots de Cherbourg, a signé un contrat avec la compagnie.

Dès son arrivée, il est parti s'installer dans le village algonquin, sur l'Île-aux-Allumettes, au milieu de la rivière Outaouais, au nord d'Ottawa. C'est là qu'il va passer son premier hiver. Il apprend les langues huronne et algonquine. Il profite des soirées pour prendre des notes. Mon père a écrit de nombreuses observations intéressantes sur les Indiens. D'ailleurs, presque toutes les informations que l'on possède sur les Algonquins de cette époque nous viennent de lui. Il restera sur cette île durant deux ans. À son retour à Québec, mon père confie ses manuscrits au père Jésuite Paul Le Jeune qui en citera de nombreux passages dans la revue Les Relations des Jésuites.

Mon père s'était tellement bien adapté à la vie des Algonquins que ces derniers le considéraient comme l'un des leurs, à tel point qu'un jour, lors d'une expédition contre les Iroquois, ils le nommèrent capitaine. C'était tout un honneur pour lui. Plus tard, quand il fallut négocier un traité de paix, c'est aussi lui qui dirigea la délégation. Malheureusement, mon père devait quitter les Algonquins. Sa mission était terminée.

À son retour à Québec, la compagnie a décidé de lui confier une autre mission. Cette fois, il fallait se rendre encore plus loin à l'intérieur du continent. La tâche qu'on lui confiait paraissait délicate. Les Cent-Associés cherchaient à établir des liens avec les Indiens au nord des Grands Lacs, dans cette région où florissait particulièrement la chasse à la martre, à la loutre et au castor. À cette fin, ils ont donc envoyé mon père chez les Nipissingues, sur les bords du lac Nipissing. Cette tribu indienne servait d'intermédiaire entre les Indiens de l'Ouest et les Anglais de la baie d'Hudson. Les Français voulaient que ceux-ci fassent aussi le commerce des fourrures avec eux.

Mon père vivra avec cette tribu pendant plus de huit ans. Il avait construit, avec l'aide des Indiens, une grande maison en bois rond à côté de leurs tipis. Durant le jour, il s'occupait du commerce des fourrures, et le soir, il écrivait ses observations sur la vie des autochtones. Les Nipissingues (la tribu de la mère d'Henriette) ne pouvaient pas comprendre que mon père puisse vivre seul sans une femme. Habités entre eux à des rapports simples, ils ignoraient tout des principes religieux qui régissaient le comportement moral de cet homme. Malgré tout, ils réussirent à le convaincre de se choisir une jeune indienne parmi celles qui n'étaient pas encore promises à quelqu'un. C'est elle qui deviendra la mère de

ma demi-sœur Henriette. Cette dernière, qui elle-même ne manquait pas de charme, m'a souvent dit que mon père avait choisi la plus belle fille de la tribu.

Quelques années plus tard, alors que mon père était parti au loin, les Iroquois sont venus ravager le village où il vivait. Ils ont tué la mère d'Henriette et ont emmené l'enfant en Iroquoisie. À son retour, il fut atterré d'apprendre la nouvelle. Peu de temps après, alors qu'il participait à des négociations, il a réussi à échanger sa fille contre un jeune prisonnier iroquois. Depuis, elle a toujours fait partie de la famille, comme si elle était des nôtres. Et après la mort de mon père, elle est devenue un soutien et une véritable amie pour ma mère.

Mon père était considéré comme le meilleur interprète de son temps. Il aimait parler l'algonquin avec sa fille, pour rester familier avec cette langue.

Au cours de mes jeunes années, j'ai pu découvrir à quel point cet homme était estimé pour ses connaissances des Indiens. Dès qu'il fallait entreprendre un projet qui les concernait, on venait le consulter. De plus, les pères Jésuites m'ont souvent affirmé que les manuscrits qu'il leur avait laissés contenaient une foule d'informations inédites sur la vie au Nouveau-Monde. Malheureusement, ces documents devaient brûler dans l'incendie du collège, causé par les canons du général anglais Phipps, alors qu'il assiégeait Québec, en 1690.

En 1629, quand les frères Kirke se sont emparé de Québec, tous les Français ont dû repartir pour leur pays d'origine. Mon père, lui, a décidé de fuir vers le lac Huron, chez ses amis qui l'avaient si bien accueilli, plutôt que de rentrer en France. Ce pays où il était né ne lui disait plus rien. Il voulait vivre en Nouvelle-France, même sous possession anglaise.

Durant ces trois années, il empêcha les Anglais de s'emparer du commerce des fourrures. Ses liens avec les Hurons, les Algonquins et les Nipissingues, firent en sorte qu'au retour des Français, en 1632, le commerce put reprendre facilement.

En 1633, mon père s'établit à Trois-Rivières à titre de commis pour la Compagnie des Cent-Associés. C'est alors que Champlain lui confie une troisième mission : aller découvrir un passage fluvial qui pourrait conduire vers la mer de Chine. Certains Indiens affirmaient que la baie des Puants, dans laquelle se jetait la rivière des Illinois, était l'endroit tant recherché. Personne ne connaissait l'origine du nom si peu accueillant de cette baie, mais chacun savait que le sud du lac Michigan, formé de grands marécages, était connu pour ses odeurs nauséabondes.

À cette époque, les Français croyaient toujours qu'il était possible de rejoindre la Chine en passant à travers le continent. Champlain avait lui-même baptisé La Chine, la pointe de terre à l'ouest de l'île de Montréal, indiquant par là dans quelle direction il fallait rechercher le passage vers la mer de l'Ouest. En effet, les Européens qui arrivaient en Nouvelle-France, ne possédaient aucune idée précise de la grandeur de ce vaste pays.

Mon père est d'abord parti seul. Puis, il s'est arrêté chez ses amis, à l'Île-aux-Allumettes. Ensuite, il s'est rendu sur les bords du lac Nipissing, chez les Nipissingues. Après avoir parlé de son projet, sept Indiens ont accepté de le suivre. Avec eux, il se dirigea vers le détroit de Michilimakinac, pénétra dans le lac Michigan et descendit à la baie des Puants.

Jean Nicollet, comme tous ses contemporains, était tellement sûr d'arriver en Chine, qu'il avait revêtu une grande robe rouge, garnie de fleurs. L'arrivée d'un personnage aussi coloré a créé une telle impression auprès des Indiens que ces derniers se sont jetés à ses genoux, le prenant pour un dieu. Les autochtones, habitués à une vie routinière sans grands changements, manifestèrent une curiosité incommensurable pour ce personnage venu d'ailleurs, qui ne parlait pas leur langue et semblait tellement différent d'eux.

Malheureusement, quelle ne fut pas la déception du visiteur d'apprendre que cette région des Grands Lacs ne s'ouvrait nullement sur la Chine, pas plus que sur la mer de l'Ouest ! Mon père a quand même organisé une grande réunion de tous les Indiens de la région. Plus de 5 000 personnes sont venues au rassemblement. Mon père a fumé le calumet avec toutes les tribus réunies et a signé un traité de paix. Par la suite, il entreprend une courte expédition sur la rivière Illinois pour se rendre compte qu'elle ne conduit pas vers la Chine, mais plutôt, vers le sud, et qu'elle se jette probablement dans le golfe du Mexique. Il était le premier Blanc à se rendre si loin à l'intérieur du nouveau continent.

Au retour, il demanda au gouverneur de s'établir à Trois-Rivières. Sans doute voulait-il connaître des jours plus paisibles. De plus, comme il avait été longtemps éloigné des offices religieux, même s'il avait toujours suivi les principes de sa religion, il désirait maintenant se rapprocher de la mission des Jésuites afin de s'assurer de son salut par l'usage des sacrements. Ce sont ses propres paroles que rapporte le père Le Jeune, dans Les Relations des Jésuites.

C'est au cours des quelques années passées à Trois-Rivières qu'il épousa ma mère, Marguerite Couillard. Vous avez peut-être remarqué que je porte le même prénom que ma mère. C'était une coutume, à cette époque, de donner le même prénom que le parent du même sexe à l'aîné de la famille. Et c'est là que je suis née, sur les bords de la rivière Saint-Maurice, dans une petite bourgade qui comptait alors moins de cinquante personnes.

J'étais trop jeune à ce moment-là; je n'ai gardé que peu de souvenirs de cet endroit magnifique ! Mais mon père, lui, a laissé sa trace. Parce qu'il était un explorateur dans l'âme, il occupait tous ses loisirs à explorer les environs. Ayant vécu si longtemps avec les Indiens, il ne craignait pas d'en rencontrer sur sa route. De plus, comme il avait pris l'habitude de prendre des notes sur tout ce qu'il voyait, il a laissé une centaine de petits croquis des cours d'eau de la région. C'est sûrement lui qui a fait les premières cartes de toute la région de la Mauricie, sur les deux rives du Saint-Laurent.

Puisqu'il était considéré comme le meilleur interprète de son époque, les Français faisaient constamment appel à lui pour négocier avec les Indiens. Ainsi, tout le monde l'estimait beaucoup. C'est pourquoi, sa mort, quelques années plus tard, allait laisser un grand vide. Ainsi, pour ne pas perdre son souvenir, les gens de la région donnèrent le nom de mon père à une bourgade et à une rivière qui la traverse et qui déverse ses eaux dans le fleuve Saint-Laurent, presque en face de Trois-Rivières.

Ma mère n'avait que 13 ans lors de son mariage, mais les filles se mariaient jeunes à l'époque. Il fallait se dépêcher pour peupler la colonie. De plus, comme il n'y avait pas d'école, les enfants s'empressaient d'aider leurs parents dès qu'ils le pouvaient. Nos seuls loisirs se résumaient à trouver tout ce qu'il fallait pour se nourrir, s'habiller et se loger. La vie était rude et les fantaisies rares dans la nouvelle colonie.

Notre séjour à Trois-Rivières ne dura que quelques années. Comme mon père était constamment demandé à Québec par le gouverneur, à titre d'interprète principal de la colonie, notre petite famille décida de s'installer dans cette région. Pour ses services rendus, le gouverneur lui donna une très belle terre sur les hauteurs de Québec, dans la seigneurie de Sillery. Toute ma jeunesse s'est passée sur cette

ferme que l'on avait baptisée Belleborne. Je me rappelle... On avait une vue magnifique sur le fleuve Saint-Laurent. Et les gens qui venaient nous rendre visite disaient que notre maison avait été bâtie aux quatre vents, car il ventait toujours. Malheureusement, notre belle vie de famille allait prendre fin prématurément.

À l'automne 1642, alors que mon père travaille sur sa terre près de Québec, on vient lui annoncer que des Hurons, près de Trois-Rivières, ont fait prisonnier un jeune chef iroquois et qu'ils ont organisé un grand rassemblement pour le torturer devant toute la tribu réunie. Mon père connaît fort bien la réaction qui va suivre. Il sait que ce geste va être interprété comme une provocation. Cette mort ne restera sûrement pas impunie et déclenchera une guerre totale entre les deux tribus. Malgré qu'une forte tempête s'élève sur le fleuve en cette soirée de novembre, mon père quitte Québec avec son ami Chavigny et un autre compagnon. Malheureusement, devant Sillery, le canot frappe un tronc d'arbre qui flottait sur l'eau, et se brise. Comme mon père ne savait pas nager, il se noie. »

Étouffée par l'émotion, la grand-mère s'est tue. Elle sort un mouchoir fleuri de sa poche de tablier et essuie les larmes qui coulent sur ses joues. Les enfants se lèvent un par un, en silence, la gorge serrée, eux aussi, et se dirigent vers leur chambre où un bon lit les attend. Ce soir, grand-maman a raconté une bien triste histoire.
